

Le Glion-Naye en fête

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 31

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193077>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

SUISSE : un an 4 fr. 50
six mois 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Le Glion-Naye en fête.

Lorsque la vie se montre souriante, et qu'on se trouve dans des circonstances joyeuses, agréables, vous avez sans doute souvent entendu dire autour de vous, en bon accent vaudois : « Eh ! qu'on est heureux d'être au monde ! »

Nous savons bien des gens qui auraient pu tenir ce même langage, mercredi : ce sont ceux qui ont eu le grand plaisir d'assister à l'inauguration du Glion-Naye, si bien organisée, si charmante et cordiale dans l'accueil fait aux invités.

Quelle belle journée et quelle fête de parcourir dans de telles conditions cette nouvelle ligne à la fois si hardie, si pittoresque, et qui, à n'en pas douter, peut être mise au rang des plus remarquables et des plus intéressantes parmi les chemins de fer alpestres.

A leur arrivée à Territet, les actionnaires pouvaient lire cette piquante devise ornée de guirlandes :

Actionnaires, allez par bandes
Respirer un air pur et vif :
Quel excellent apéritif,
En attendant les dividendes !

La petite ligne du Territet est déjà bien belle, n'est-ce pas ? le spectacle dont on jouit en s'élevant, comme en ballon jusqu'à Glion, est certainement superbe ; mais en la quittant pour prendre le train qui doit vous conduire aux Rochers-de-Naye, de nouvelles surprises, des scènes plus grandioses encore vous attendent.

Ce train, dans sa marche lente et douce, et qui inspire la plus entière sécurité, suit le parcours que nous avons décrit dans le *Conteur* du 25 juin dernier, et sur lequel nous ne reviendrons pas avec détails.

Mais quelles jouissances pour l'œil, que de variété dans le paysage, ainsi que dans les impressions qu'on éprouve dès le moment où l'on se met en marche à travers la luxuriante verdure des vergers de Glion, d'où l'on domine le rivage où Montreux et Clarens égrènent leurs gracieuses villas.

Puis voilà le ravin profond où coule en bouillonnant le torrent de Montreux ; voilà le mont Kubli avec ses pentes vertes, le nouveau réservoir de Sonzier, le

riant vallon des Avants, avec sa jolie chapelle, son grand et bel hôtel, si bien tenu par son aimable propriétaire, M. Dufour, et où séjournent actuellement de nombreuses familles de l'étranger et du pays.

Tout à coup vos regards enchantés par ce riant tableau sont surpris par la profonde obscurité du tunnel de *Tremblex* ; mais autre chose imprévue : à la sortie de ce tunnel, qui décrit un grand S, la ligne a changé de direction et le lac que vous aviez tout à l'heure à votre droite se trouve maintenant à gauche, là-bas dans le fond, tout rayonnant de lumière et d'azur !

Mais, au mont de *Caux*, quel changement de décor, quelle transformation complète. Il n'y a pas même deux ans que ce site superbe, où le touriste avait l'habitude de faire une première étape, n'avait que sa petite auberge rustique et quelques fenils. Le plus parfait silence, le silence de la montagne, n'y était interrompu que par quelques rares promeneurs.

Aujourd'hui, c'est la locomotive qui siffle en arrivant en gare, c'est un grand restaurant, un hôtel de plusieurs étages, un buffet dans une situation exceptionnellement belle et à l'entrée duquel nous avons lu ce quatrain :

Cavale à la croupe rebelle,
Mont de Caux, voici ton vainqueur.
Tu dois céder à la vapeur :
Le Glion-Naye est bien en selle.

Et un peu plus loin ceux-ci, qui brillent plus par la réclame que par la richesse des rimes :

C'est ici le buffet de Caux,
Nous avons tout ce qu'il vous faut :
Fromage et pain, beurre et gigot,
De la salade aux haricots,
Pour légume des artichauts,
Et l'on vous servira tout chaud
Le fricot.

A Caux, quinze minutes d'arrêt et tout le monde descend. Les regards se portent généralement sur M. de Freycinet, qui est, comme bien on pense, très entouré, et cela se comprend ; on n'a pas souvent l'honneur de faire la course des Rochers-de-Naye en compa-

gnie d'un ministre de la guerre. Chacun admire la verte vieillisse, la belle santé de l'éminent homme d'Etat. Les cheveux et la barbe sont d'un blanc de neige, mais le teint est rosé, le corps droit comme un jonc. M. de Freycinet est né à Foix (Ariège) le 14 novembre 1828.

Mais revenons au magnifique paysage que de Caux on peut admirer dans son ensemble. Naye est là qui se dresse fièrement comme un couronnement de la vallée. Plusieurs se demandent, en contemplant son arête hardie, si réellement la locomotive les conduira là-haut ; ils se demandent comment ce chemin de fer, pour lequel le premier coup de pioche a été donné le 10 mars 1891, a pu se conduire si rapidement, et quelle est la baguette magique qui a présidé à ce beau travail.

Cette baguette magique, il faut la chercher dans les mains habiles, courageuses et persévérantes de nos amis de Montreux et de toute cette belle contrée en général.

En vagon, messieurs !...

Après avoir traversé le frais vallon de Pacot, le train gravit quelques pentes rapides et dénudées. Puis, subitement, l'attention est attirée par le massif de Jaman, qui semble vous dire : Halte-là !... Mais on laisse dire et l'on passe en pénétrant dans le tunnel de 245 mètres percé dans la base de cette audacieuse pyramide.

A la sortie, spectacle tout nouveau : beaux pâturages, lac mignon, haute et formidable paroi de la chaîne de Naye !

Nous sommes arrivés à la station de Jaman. Des chalets voisins, nous viennent en hâte de nombreux vachers aux bras dodus, et coiffés du béret de cuir traditionnel. Jamais ces paisibles gens n'ont vu dans ces parages tant d'habits noirs et de chapeaux à haute forme. Ils n'en paraissent qu'à demi-contents, semble-t-il, car cette montagne, avec ses solitudes, ses échos sauvages, ses pelouses et ses cascates, c'était leur domaine çà ; ils étaient là chez eux.

Aujourd'hui : Pfut, pfuut, pfu...u...ut !... Jaman !... Quinze minutes d'arrêt !

Quelle profanation !

Bientôt le train reprend sa course pour se plonger dans l'obscurité d'un nouveau tunnel traversant la paroi de rochers dont nous venons de parler et qui ferme l'horizon.

Quelques instants s'écoulaient dans ce passage souterrain, puis, soudain, un nouveau paysage, une nouvelle scène alpestre s'ouvre aux regards, toute rayonnante de verts gazons, inondée de soleil!

Nous sommes arrivés au bas de la grande pelouse qui descend de l'extrême sommet de Naye! Le train reste à la station provisoire établie sur ce point et chacun de grimper là-haut, attiré par le spectacle grandiose dont on y jouit, et pas mal par la perspective d'une petite collation!

Les couleurs françaises et suisses flottent sur l'arête, et un peu plus bas on aperçoit une longue table chargée de bonnes choses. Comme tout ça fait trouver la grimpe moins roide et donne du jarret!

Notre arrivée est bientôt saluée par une formidable canonnade de coups de mine partant dans le tunnel du tronçon terminal, actuellement en construction. C'étaient des roulements sans fin dans la montagne, c'était le tonnerre dans les jours d'orage les plus terribles!

La vue d'un des plus beaux panoramas de nos Alpes suisses, un ciel resplendissant, d'épais gazons invitant à s'asseoir, des vins excellents, des baquets de crème gracieusement offerts par M. le syndic de Veytaux au nom de sa commune, et par quelques autres de ses membres, des sandwiches, de croquants bricelets, que fallait-il de plus à ces actionnaires, à ces invités, tous charmés d'avoir atteint plus de 2000 mètres d'altitude, sans difficultés et sans fatigue.

Quelques étrangers, voulant absolument garder un souvenir de ces hauteurs et de cette belle journée, achetaient à beaux deniers comptants les cuillères de bois, au manche large et découpé à jour, suspendues aux bords des baquets.

Une heure plus tard, cette joyeuse foule s'éparpillait en longues files et descendait allègrement les pentes vertes de Naye, pour regagner le train, tandis qu'un cornet à piston, resté au sommet, jouait le *Ranz des vaches*, dont les notes lentes et douces se répercutaient au loin dans les rochers. Cette scène était ravissante.

A ce qui précède, est-il nécessaire d'ajouter que la seconde partie du programme, c'est-à-dire le banquet, donné dans la splendide salle à manger du grand hôtel de Territet et servi d'une manière on ne peut plus parfaite, a terminé brillamment cette splendide fête d'inauguration?

Le cadre de notre petite feuille ne comporte pas le compte-rendu des nombreux discours prononcés. Nous le regrettons, car, malgré tout ce qu'en ont dit nos confrères de la presse, nous aurions voulu pouvoir revenir sur l'excellent discours d'ouverture de M. le président G. Masson, sur celui de M. le conseiller Jordan-Martin, très heureux dans les idées, très original dans la forme; sur l'éloquence, l'abondance d'images et les finesses de ce que nous a dit M. l'avocat Dupraz. Et enfin, pouvoir répéter en entier les superbes paroles de M. le colonel Ceresole qui, rappelant le triste événement du *Mont-Blanc*, s'est écrié en terminant: « Mesdames et Messieurs, j'élève mon verre vers le ciel en exprimant le vœu qu'aucune catastrophe semblable ne vienne jamais assombrir l'horizon de la nouvelle ligne. Je souhaite que jamais les belles montagnes que nous venons de visiter ne soient ensanglantées. »

Il faudrait encore rappeler tout ce qu'ont dit d'intéressant MM. Laubi, Valotton, H. Tavernier, Blési et d'autres, sans oublier les amabilités adressées à la Suisse par M. Monod, directeur de l'Hygiène publique, à Paris, sans oublier enfin la gaie et charmante réponse de M. Bonnard, rédacteur, au nom de la presse, et le discours si pétillant d'esprit et d'à-propos de M. l'avocat de Meuron, qui a mis toute la salle en gaité.

M. de Freycinet, empêché, n'était pas présent au banquet. Espérons qu'il ne remportera pas moins un bon souvenir de la journée du 27 juillet; car les personnes qui ont eu le plaisir de parler quelques instants avec cet éminent homme d'Etat ont pu se convaincre de tout l'intérêt qu'il porte à notre pays et à ses institutions.

Mais, pas un mot de politique. M. de Freycinet n'est venu ici que pour se reposer et jouir pendant quelques jours de notre belle nature des bords du Léman. C'est à cela que M. Bonnard a fait allusion dans son discours, par une amusante boutade. Il a raconté fort spirituellement ce petit dialogue entre un de ses confrères de la presse et M. de Freycinet, qu'il avait voulu interviewer, au sommet de Naye:

— Que pensez-vous, Monsieur le ministre, de la neutralité de la Suisse?

— Quel temps superbe! a répondu M. de Freycinet.

— Que pensez-vous des fortifications de St-Maurice?

— Je vous avouerai, Monsieur, que ce que je préfère le mieux, c'est encore la tomme de chèvre.

A ceux de nos abonnés qui désirent passer quelques gais instants, nous recommandons la lecture du morceau sui-

vant tiré du charmant ouvrage de M. et M^{me} Georges Renard: *Autour des Alpes*.

Maison hantée.

L'homme se tenait debout, un peu emprunté dans son habit du dimanche et tournant entre ses gros doigts son chapeau de feutre marron.

— Nous disons donc que la journée sera de quatre francs, y compris le logement, sans la nourriture...

Tout en faisant cette condition, le contre-maitre l'examinait de son œil connaisseur, habitué à jauger en un instant ce que pouvait valoir un ouvrier. Solide gars, du reste, que celui qui se présentait ainsi à l'embauchage, avec ses épaules trapues, sa nuque massive où frisaient de courts cheveux roux, ses mains noueuses aux pouces énormes. Et puis un gai luron, sans doute, à en juger par le regard narquois qui jaillissait de ses claires prunelles et le pli sardonique qui sous la moustache blonde creusait sa lèvre inférieure.

— C'est dit, acquiesça l'homme flegmatiquement.

Le contre-maitre reprit:

— Bien. Répétez vos nom et prénoms. Votre lieu d'origine?

Et tandis qu'il écrivait sur un carnet, l'homme dit encore:

— Jean-Jacques-François Mabilles. Natif de la ville d'Angers...

Puis tout de suite après:

— Ça, où me logerez-vous maintenant? Je suffoque dans ces habits, moi, et j'ai hâte d'enfiler ma blouse de travail!

Ici le contre-maitre hésita visiblement:

— Mon Dieu, ce n'est pas commode. Nous sommes débordés par nos ouvriers; il y en a tant, de ces Angevins comme vous, qui viennent travailler aux ardoises... Pourtant il reste bien une maison, et tout entière encore...

— Oh! fit Mabilles, je ne suis pas exigeant, et, pourvu que j'aie un lit et de quoi faire cuire ma soupe, je me trouverai bien partout où l'on voudra me mettre.

Mais, le contre-maitre, au lieu de se déridier, s'embarrassait davantage; enfin, d'un air qu'il voulait rendre négligent:

— Soit! dit-il, on va vous conduire à la maison; une fois là vous vous débrouillerez!

Il donna ses ordres en conséquence et fit signe à Jean-Jacques Mabilles qu'il eût à se retirer.

Bientôt celui-ci, guidé par un futur compagnon de travail, gagnait le gîte qu'on lui avait attribué.

C'était à un quart d'heure des ardoisières qu'on était en train d'exploiter, une maison presque neuve et d'assez bonne apparence. Deux étages, des volets marrons, un jardinet mal soigné où poussaient pêle-mêle des salades montées et un fouillis de mauvaises herbes. A cette vue, Jean-Jacques Mabilles s'écria tout joyeux:

— C'est donc ça, la bicoque? Aussi vrai que je suis le fils de mon père, c'est la plus belle que j'aie eue de ma vie!

Mais son compagnon, avec un énigmatique sourire:

— Vous dites cela aujourd'hui. Reste à voir demain...

Sans s'expliquer davantage, il lui tendit une grosse clef et s'éloigna bien vite à longues enjambées. Resté seul, Mabilles eut un haussement d'épaules d'un superbe mépris, et, avec